

Happy Hour de Ryusuke Hamaguchi

Ariel Estaban Cayer

Number 188, September 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cayer, A. E. (2018). Review of [*Happy Hour* de Ryusuke Hamaguchi]. *24 images*, (188), 148–149.

Happy Hour de Ryusuke Hamaguchi

PAR ARIEL ESTABAN CAYER



Avec *Happy Hour*, révélation de Locarno en 2015, et *Asako I & II*, dévoilé en compétition à Cannes cette année, Ryusuke Hamaguchi s'impose comme l'un des réalisateurs japonais les plus prometteurs de sa génération. Alliant la nature exploratoire du théâtre (*Happy Hour* est issu d'un atelier avec des acteurs non professionnels) et le souci d'exhaustivité du cinéma d'observation (certaines scènes semblent croquées sur le vif, et s'étirent sur plus d'une demi-heure, dans un film qui compte 317 minutes), Hamaguchi s'intéresse au concept de performance ; aux différentes facettes qui sommeillent en chaque individu et aux forces internalisées qui façonnent les personnalités et dictent les affections dont nous sommes à la fois sujets et objets. Une inquiétante étrangeté s'empare ainsi du quotidien mis en scène par le cinéaste, surtout lorsque les masques tombent et que les personnages exposent certains désirs jusqu'alors refoulés.

Happy Hour nous présente un Japon réaliste, pour ne pas dire banal, aux variations de beige, de blanc et de jaune. On y reconnaît immédiatement les espaces lissés de la sphère professionnelle, comme des maisons unifamiliales modernes où se jouent les petits drames de la domesticité. Au fil d'une tranche de vie épique (qui rappelle l'immense Edward Yang), Hamaguchi nous mène à la rencontre de quatre personnages interprétés par quatre actrices extraordinaires n'ayant jamais fait de cinéma. Akari (Sachie Tanaka) une infirmière forte de caractère et récemment divorcée, résiste

momentanément à toute nouvelle relation. Fumi (Maiko Mihara), commissaire d'événements culturels, peine à partager autre chose que ses projets professionnels avec son mari éditeur. Jun (Rira Kawamura), l'ainée, cache les détails d'une séparation douloureuse à ses amies, tandis que Sakurako (Hazuki Kikuchi), épouse d'un *salaryman* typique, s'embourbe dans une vie de femme au foyer.

L'impasse du divorce et de l'incommunicabilité au sein du couple traverse différemment la vie de ces quatre femmes jusqu'à s'imposer comme une considération primordiale de la condition féminine japonaise ; un énorme caillou jeté dans un lac autrement paisible, traçant des cercles concentriques dans l'existence linéaire d'une génération de femmes aux prises avec le traditionalisme insidieux de leur société. En dévoilant par couches successives l'amitié qui unit ces quatre trentenaires (leurs querelles passagères, leur forte solidarité et l'effort qu'elles font pour maintenir leur lien intact), le cinéaste dresse un portrait social tout en nuances, qui se construit naturellement au fil de conversations et de subtils revirements narratifs. Un moment de violence dans la pénombre, une larme versée sur un comptoir de cuisine, un baiser volé dans une discothèque : autant de coups d'éclat cathartiques, inattendus, qui viennent briser le calme factice d'une vie rangée. À cet égard, les emprunts au cinéma d'Ozu, dont les fameux plans frontaux, semblent plus réflexifs que révérenciels. Hamaguchi ne s'intéresse à la structure familiale traditionnelle que dans la mesure où celle-ci est vouée à emprisonner l'autre, ou à éclater.

Ce qui étonne, finalement, dans un film mettant l'emphase sur l'amitié au féminin, c'est la place qu'occupent les hommes – époux, prétendants de passage ou collègues – dans la vie d'Akari, Jun, Sakurako et Fumi. En contraste avec la chaleur et la complexité des liens entre ces femmes, les hommes dans le cinéma d'Hamaguchi sont présentés comme autant de lâches monstrueux et glacials ; des individus complètement lacunaires (à s'y méprendre, des zombies aux traits humains, qui pourraient provenir du cinéma de Kiyoshi Kurosawa). Il s'agit là d'une excentricité délibérée qu'Hamaguchi a perfectionné récemment dans le fantomatique *Asako I & II*, un film où l'homme devient un *doppelgänger* inquiétant et interchangeable, au rôle purement symbolique.

Dans *Happy Hour*, Hamaguchi s'amuse à fouiller la psychologie de ses personnages féminins en les opposant à des coquilles vides (« je ne te sens pas, comme personne », dit Akari au mari cruel de Jun) – autant d'absences autour desquelles les femmes doivent naviguer afin de s'affranchir, « trouver leur centre ». On ressent tout au long que le cinéaste n'a pas ses congénères en grande estime ; à tout le moins, il leur reconnaît un rôle passif, à mi-chemin entre le coup de vent et le geôlier, le pourvoyeur et le boulet. Les quatre femmes, quant à elles, poursuivent leur chemin bien au-delà de ce qui nous est présenté. Après tout, Hamaguchi ne prétend pas capturer autre chose qu'une « heure heureuse » dans l'immensité d'une vie.

Japon | 2015 | Ré. Ryusuke Hamaguchi | Scé. Ryusuke Hamaguchi, Tadashi Nohara, Tomoyuki Takahashi | Ph. Yoshio Kitagawa | Son Izumi Matsuno | Mus. Umitarō Abe | Int. Sachie Tanaka, Hazuki Kikuchi, Maiko Mihara, Rira Kawamura | 317 minutes | Dist. Cinémathèque québécoise